

## AIMEZ VOS ENNEMIS

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Œil pour œil, dent pour dent. » Mais, moi, je vous dis de ne pas résister au méchant ; au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. À celui qui veut plaider contre toi et prendre ta tunique, abandonne aussi le manteau. Et si quelqu'un veut te faire faire une corvée d'un mille, fais-en deux pour lui !

Donne à celui qui te demande ; ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi ; et à qui s'empare de ce qui est à toi, ne réclame rien.

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Eh bien, moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous haïssent ; parlez avec bienveillance de ceux qui vous maudissent ; priez pour ceux qui vous persécutent ; afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et il fait pleuvoir sur les justes et les injustes.

Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes ne le font-ils pas ? Et si vous ne faites accueil qu'à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens aussi ne le font-ils pas ? Et si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? Car les pécheurs aussi font la même chose. Et si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs afin de recevoir la pareille.

Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux... Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait...

(MATTHIEU, ch. V, v. 38 à 48 ; LUC, ch. VI, v. 27 à 36.)

## COMMENTAIRES

Le talion des Hébreux, le karma des Hindous, les influences réciproques des Jaunes, le choc en retour des Hermétistes, la causalité de nos philosophes, expriment la même loi des actions et des réactions concordantes qui régit le monde physique, le monde moral et, en un mot, tout l'empire du Destin. La Nature est un système de forces en équilibre instable ; chaque excès appelle irrésistiblement un excès en sens contraire ; sans quoi le système tout entier se décentre. Et si, comme l'y incline la tendance de toutes ces forces à s'engloutir les unes les autres, les plus fortes se renforcent toujours et provoquent des cancers cosmiques, tout à fait comme on voit que notre société industrialiste se comporte ; le système total tombe vers l'émiettement individualiste. L'intervention d'une force équilibrante extérieure à ce système et indépendante de lui devient le seul remède à la mort lente par éparpillement.

Cette force indépendante, c'est ce que la théologie catholique appelle la grâce ; c'est l'opération même du Christ. Ce souffle extranaturel, surnaturel, non créé, non conditionné, comble des vides, réalise l'impossible, accomplit l'inspérable et refait avec du néant de la vie supplémentaire.

Avant l'Évangile quelques sages ont pressenti cette force miraculeuse. Ce sont eux qui ont introduit dans les livres sacrés des religions antérieures des maximes de miséricorde ; mais c'est Jésus qui leur a donné une âme, un esprit immortel et qui, de Sa propre chair, de Ses mains et de Ses souffrances, leur a construit un corps terrestre également immortel. Et c'est par Lui que les hommes ensuite peuvent, par moments, surmonter les révoltes de l'instinct, dépasser même la rigueur de la justice et atteindre jusqu'au pardon.

Chacun ne reçoit-il pas du milieu où il vit beaucoup plus qu'il ne lui donne ? Et ce milieu n'est-il pas une assemblée d'êtres distincts ? Et les relations mutuelles de l'un avec les autres ne sont-elles pas des

incidents logiques, desquels la science ou la méditation peut découvrir quelques-unes des causes les plus prochaines ? Ces incidents qui me touchent, c'est donc bien moi leur vrai destinataire ; en les accueillant, en les utilisant, en leur donnant mes soins, je remplis donc au mieux mon rôle universel. Tout ce qui m'arrive, la philosophie comme la mystique me disent que c'est précisément, pour l'heure où cela m'arrive, le meilleur travail, le meilleur exercice pour ma perfection, et la contribution la meilleure à la perfection générale.

En ne répondant pas aux demandes même informulées des créatures, je suis un parasite. En y répondant strictement, je ne fais que mon devoir tout juste, je demeure dans la ligne naturelle. Si je veux monter vers le Surnaturel, il faut que je dépasse mon devoir, que j'imité le Père, que je m'efforce de donner plus que je ne reçois.

Or aucune exigence des êtres, aucune obligation, aucune attaque ne viennent sur moi sans raison : soit que, selon la thèse antique, j'aie été moi-même spoliateur ou quémendeur, dans une existence passée, vis-à-vis de ceux-là mêmes qui m'importunent aujourd'hui ; soit que, selon la thèse chrétienne, ces devoirs et ces pâtements me viennent de Dieu qui me les impose comme épreuves, comme exercices progressifs pour diverses vertus. Accorder, accepter, se soumettre, n'écouter ni l'amour-propre, ni la rancune, ni l'envie, ni l'ennui, ni la fatigue, ni les goûts propres, voilà comment il faut vivre. Et cela ne suffit pas encore ; mon intention doit être pure.

Tendre la joue gauche après avoir été frappé sur la droite pour éprouver l'empire qu'on possède sur soi-même, c'est de l'orgueil ; subir les importuns, ou accomplir n'importe quelle bonne œuvre pour se libérer d'une dette spirituelle, c'est de l'avarice. Sans doute, les actes de vertu produisent ces effets-là et d'autres aussi utiles ; mais, pour qu'ils exhalent tout leur parfum, pour que notre cœur monte emporté sur les volutes de leur encens, il est nécessaire qu'on les accomplisse par pure obéissance, par élan spontané, sans retour sur soi et sans calcul. Alors seulement un peu de Ciel visite notre Enfer ; alors notre douceur guérit les colères, notre générosité dissout les avarices, notre accueil déride les humeurs quineuses. En somme, le grand secret de la vie mystique, c'est que l'on ne se sauve réellement soi-même que lorsqu'on oublie son propre salut pour ne songer qu'au malheur d'autrui. Le sentiment intime nous certifie cela et, à mesure que l'on avance dans le renoncement, sa voix devient de plus en plus certaine, parce que, à mesure qu'on entre dans l'humilité, le Ciel entre à son tour en nous. Aussi le véritable serviteur ne se fait pas un mérite de l'aisance de ses pardons ; il sait que le ressentiment de nos ennemis n'est jamais autorisé à nous rendre autant de mal que nous leur en avons infligé ; il sait qu'une immense atmosphère de Miséricorde adoucit sans cesse les pénalités de la Justice immanente ; que jamais l'épreuve ne dépasse notre résistance ; il ne tire donc aucun mérite de ses résignations ni de ses mansuétudes.

Il sait que son corps ne lui appartient pas en propre ; il le soigne donc et le défend comme il ferait pour un serviteur précieux qu'un prince prête à son ami ; mais il s'en fait obéir. Il sait enfin que, parmi tous les organes de connaissance et d'action dont est construite sa personnalité, seul le centre même de cette personne à la fois psychique, intellectuelle, psychologique, familiale, sociale, humaine, ce centre, dis-je, cette sensation du « Je », cette conscience de soi, seul cela lui appartient en propre. C'est donc sur ce foyer qu'il concentrera, par un dédoublement difficile, tous les efforts de son cœur et toutes les flammes de son amour divin, pour en transmuier la nature, de ténébreuse en lumineuse, d'absorbante en rayonnante, d'avare en généreuse jusqu'à la prodigalité.

La violence appelle la violence ; la douceur appelle la douceur. Résistez au mal qu'on veut vous faire commettre. Ne résistez pas au mal qu'on veut vous faire subir. Ne craignez jamais de donner. Donnez ce que vous avez, comme vous pouvez : de l'argent, des vêtements, du temps, des conseils, votre savoir, votre affection même, pourvu que ce que vous donnez soit bien à vous. Le sacrifice que le philanthrope qualifie d'inutile est tout de même utile ; il rayonne aux yeux des Anges la beauté du Superflu ; il accomplira peut-être un miracle. Donnez donc à quiconque vous demande. À égalité de besoin, donnez plutôt à celui qui vous est antipathique qu'à celui qui vous est sympathique.

Si le chemin par où l'on désire vous emmener n'est pas le vôtre, prenez-le tout de même ; tous les

chemins mènent le vrai disciple à Jésus. Ne craignez pas les mauvais lieux si vous pouvez y mettre un peu de clarté ; tous nous portons les mêmes germes des mêmes bassesses. N'abandonnons pas les dévoyés avec une vertu fière ; à quoi tient-elle, notre vertu, sinon pour la plus grande part au secours de Dieu ? Imaginez-vous être le vicieux avec lequel vous parlez ; qu'aimeriez-vous entendre, alors ? Quelles paroles vous toucheraient sans vous heurter ? Quelque peine que vous preniez pour cet être, déchu, ne savez-vous pas que le Ciel en a fait ou en ferait autant pour vous, et mille fois plus ? Il est humain d'aimer qui nous donne des joies ou des plaisirs ou simplement qui nous plaît ; mais il est divin d'aimer qui nous fait du mal.

Le véritable amour est celui qui se nourrit de privations, d'afflictions, d'hostilités ; celui-là seul descend de Dieu, restitue l'harmonie, édifie la paix. Le Royaume de Dieu n'est pas un symbole, ni une abstraction ; c'est un tout vivant, organique, qui s'approche de la terre, depuis vingt siècles, qui en est plus près peut-être que jamais malgré les horreurs où nous vivons, et que nos efforts, la moindre parole de pardon, le moindre geste de bonté obligent à descendre avec une impérieuse autorité. Cette évocation-là est beaucoup moins cérémonieuse que les mystères de la magie ; mais par contre beaucoup plus grave. Imaginez comme vous pouvez cet événement : l'arrivée du Ciel sur la terre. Aucun rite n'y est utile, mais la seule perfection morale ; aucun sacrifice que celui du Moi, aucun encens que celui de la prière. Dans la mesure où l'être humain se vide du temporel, l'éternel le remplit.

Or le Fils est toujours là, attentif à chaque effort, prêt à soutenir le moindre faux pas, heureux de verser Sa propre vie à la première demande du dernier d'entre nous. Souvenons-nous de cette présence, universellement particulière ; comportons-nous, sous Ses yeux, comme nous croyons qu'Il Se comporterait Lui-même. Certainement, quelque jour, ici ou quelque autre part, dans l'immensité de la Création, cette présence, d'invisible deviendra visible ; rares d'abord, ces visites, de plus en plus fréquentes, deviendront à la fin de la Durée une union perpétuelle parmi les splendeurs de la Maison du Père.

L'Amour et la Sagesse, que les Kabbalistes, puis Swedenborg nous présentent comme le double aspect de la vie divine, peuvent revêtir par nos soins des formes tangibles dans l'art, dans la famille, dans la société, car elles s'attirent l'une l'autre, se nécessitent et se complètent. Saint Augustin s'écrit : Aime et fais ce que tu voudras. Et Léonard de Vinci prononce : Comprends et tu aimeras. Tous deux disent vrai, mais le premier énonce une vérité plus qu'humaine. Le pouvoir d'aimer préexiste en nous au pouvoir de comprendre : non pas dans ce que nous sommes aujourd'hui, mais dans ce que nous sommes essentiellement. C'est pour cela que ceux qui nous haïssent – puisque sur cette terre le cœur vit surtout de haine – nous dissèquent, nous pénètrent, démontent des rouages de nous-mêmes ignorés. Leur malveillance nous est précieuse ; sachons-leur gré de nous sortir nos défauts. Et l'amour, la mansuétude, la prière que l'Évangile demande que nous leur offrons produiront pour eux comme pour nous des effets inestimables.

SÉDIR, *Le Sermon sur la Montagne*, 1927.

Avant la venue du Christ existait la loi de Moïse, celle du Talion, œil pour œil, dent pour dent, coup pour coup. Cette loi n'avait pas Moïse pour auteur, car elle existait depuis le commencement du monde et elle existe encore ; Moïse n'a fait que l'adapter au peuple hébreu.

Ceci évitait à cette race de trop lourdes dettes vis-à-vis de la nature, et préparait dans ce peuple la possibilité de la venue du Sauveur.

C'est la loi des réactions établie par Dieu pour conserver l'équilibre à la création, elle existe en tout. Quand nous faisons un acte quelconque, eh bien, selon l'intensité et aussi la qualité de cet acte, nous ressentons alors un choc plus ou moins fort, plus ou moins agréable ou désagréable et dans un temps plus ou moins long. C'est ce qu'on nomme récompense ou châtement.

Le Christ est venu sur notre plan apporter et y vivre une nouvelle loi : celle du Pardon et, dit-Il : « Celui qui pardonne sera pardonné ! »

Toutes les fois que l'occasion se présentera pour vous de pardonner, de remettre ce que l'on vous doit,

réjouissez-vous en le faisant, car, par cela, vous obtenez vous-même le droit au pardon, et qui sait par où vous avez encore à passer !...

Une famille dont les membres font du mal accumule sur elle le poids d'épouvantables expiations pour l'avenir. La réaction se produit quand le mouvement qui résulte de l'acte est terminé.

Le jour où cette famille deviendra honnête, elle sera appelée à tout payer, alors elle dira peut-être que ce n'est pas juste, mais le Ciel ne peut pas nous en montrer le pourquoi, car nous nous sommes volontairement fermé les yeux sur les choses de l'âme en ne voulant pas voir la vérité quand nous pratiquions l'iniquité. Si nous savions !... Pas un mouvement de tout notre être ne peut se faire sans produire une réaction.

Vous mutilez inutilement une plante, vous frappez un animal, etc., tout cela vous sera rendu dans le temps qui est nécessaire pour retourner jusqu'à vous, et cela pour tout acte bon ou mauvais, et dans n'importe quel plan.

Il ne faut pas demander à ne plus avoir de souffrances, mais plutôt ce qui est nécessaire pour les supporter et faire son devoir.

Les Apôtres du Christ n'ont pas vécu dans la tranquillité et la quiétude, ils ont lutté constamment pour la bonne cause.

À quoi servirait d'être vivants pour ne rien faire, et, puisque la terre est un lieu de douleur, ne demandons pas d'exception pour nous, ce serait de l'égoïsme.

Au Ciel, même, on ne reste pas oisif. L'inertie, c'est la mort.

Et puis, la lutte, ainsi que toutes les tribulations que nous pouvons avoir ici-bas, sont pour nous d'une grande utilité, puisqu'à chaque effort que nous faisons, le Ciel nous envoie de nouvelles forces ou vertus. Ces vertus, ces forces constitueront pour nous, plus tard, notre véritable fortune spirituelle, que ni la rouille ni les vers ne pourront dévorer.

Le pain quotidien que nous demandons dans notre prière, c'est cela, c'est la grâce du Père pour endurer, lutter, et faire notre devoir de chaque jour.

Quand nous disons : « Père, pardonne-nous comme nous pardonnons », si nous ne le faisons pas, nous renions notre prière, nous appelons l'huissier de l'adversité, afin qu'il nous applique la loi dure que nous appliquons aux autres.

Nous ne sommes pas méchants par nous-mêmes, mais nous avons laissé pénétrer en nous la méchanceté. C'est pourquoi nous sommes devenus serviteurs de la Douleur. Prions donc le Christ qu'Il mette de la Bonté dans nos cœurs, afin que tous nos actes en soient imprégnés.

Jules RAVIER, *Œuvres spirituelles.*

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même et tes ennemis comme tes amis. » « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tourne-lui encore l'autre. Et si quelqu'un te demande de marcher avec lui l'espace d'un mille, accompagne-le durant deux milles. » Oh là ! se dit-on, si l'on est sincère. Quelle cime cela représente, et dans quel bas-fond ne suis-je pas ? Dans la vie ordinaire, même chez les gens pieux qui lisent régulièrement l'Écriture, on ne se rend pas compte de ce que ces simples paroles représentent d'élévation incommensurable ; de ce que leur réalisation intégrale réclamerait d'efforts, de luttas, d'immolations et de larmes !

Par ignorance de leurs travaux séculaires et héroïques, nous sommes portés à mésestimer les mérites des saints ; ou bien, pour excuser notre infériorité et notre paresse, notre impuissance à reproduire leurs sacrifices, nous nous contentons de dire : « Dieu les a, sans doute, pourvus d'une nature et de dons exceptionnels. » Certes, tout vient de cette Source suprême ; mais Elle ne distribue pas arbitrairement Ses libéralités, et les saints n'ont pu en avoir que ce que leurs fatigues, leurs efforts incessamment répétés, leurs veilles et leurs renoncements innombrables les ont rendus aptes à recevoir.

Le Père tient Ses dons magnifiques à la disposition de tous Ses enfants, mais, ne voulant pas les leur imposer, Il ne peut les leur conférer que quand ils s'en rendent dignes et quand ils leur font la place nette

dans leur cœur. Un esprit encore trop épris des illusions et des mirages d'ici-bas ne peut pas héberger les divines clartés. De même le Soleil physique illumine toute l'étendue ; mais, si nous maintenons notre chambre hermétiquement close, ses rayons n'y pourront pas pénétrer.

Les travaux du disciple ont précisément pour résultat d'ouvrir les fenêtres de son esprit de manière à le rendre accessible à la lumière spirituelle. Quand il s'aperçoit de la ténèbre dans laquelle il avait vécu et de la distance qui le sépare du vrai Bien, il n'a plus qu'un souci : rejoindre celui-ci et franchir celle-là.

C'est à cette stase de la vie intérieure que se place l'appel du Précurseur : « Faites pénitence, car le Royaume s'est approché de vous ! » À la vue de ses innombrables défaillances que son orgueil voulait jadis ignorer ou nier, les larmes du disciple commencent à fertiliser en lui les déserts du cœur. Il a, maintenant, moins de répugnance à prendre sa croix.

Impossible, en effet, sans immolation, de réparer le passé, de rendre en bien aux autres le mal qu'il leur a fait. Dans la longue période de sa vie égoïste, les efforts du disciple tendaient à satisfaire son moi, à l'enrichir au détriment de ses frères. Lorsqu'il commence à ouvrir les yeux à la Lumière, c'est l'inverse qu'il va être obligé d'entreprendre : donner tout aux autres, son argent, son temps, ses fatigues, ses veilles, sa considération de soi-même et jusqu'à sa propre vie. Or, son moi était attaché à toutes ces choses ; bien qu'extérieures à lui, elles étaient devenues la chair de sa chair, la substance de son propre sang ; leur sacrifice lui sera donc, chaque fois, un arrachement et une mort.

Et, au fur et à mesure qu'il avance sur cette « voie étroite », il s'aperçoit qu'à chaque immolation il s'est dégagé d'un lien, d'une servitude. Il reconnaît que c'est à la lettre que le Seigneur rend au centuple ce qu'on fait pour Lui. Ces soi-disant biens qui l'enchaînaient de leurs mailles serrées ne sont, en effet, que des illusions qui appesantissaient sa conscience : celle-ci se dégage libre et joyeuse dans la proportion où il y renonce, et les attaches de toute sorte qui le tenaient prisonnier tombent, comme par enchantement, et perdent tout prestige dès qu'il a délibérément rompu avec elles. Tant qu'il s'y complaisait, elles paraissaient indispensables à sa vie ; mais dès que, appréhendant ces fausses divinités, il a osé en déchirer les vêtements en lambeaux, elles se sont effritées comme de la poussière entre ses mains. Ce n'étaient que des mirages.

Et le moi profond, le moi immortel, au cours de cette lente élaboration qui le dépouille de l'externe et du superficiel, avance vers son Centre stable qui est en Dieu, et goûte, par moments, la félicité de ce contact céleste.

Qu'importent dès lors les croix ? Il les accueille avec un tranquille sourire, car il sait qu'elles vont lui permettre de collaborer plus intimement avec le Sauveur. Il sait que la douleur subie avec résignation est l'instrument magique qui lui ouvrira les cœurs endurcis, et que les larmes répandues en silence l'aideront à fertiliser des consciences jusque-là fermées au rayonnement d'En-Haut.

Un univers inconnu s'ouvre, immense, devant ses yeux éblouis, habitués, auparavant, à juger des choses par leur apparence matérielle. L'aspect spirituel et intérieur des êtres commence à se révéler à lui. Le monde des causes le laisse découvrir quelques-uns de ses secrets.

Il ne doit point, cependant, s'attacher à ces faveurs ; s'il s'y arrête, il sera, de nouveau, prisonnier de l'orgueil du moi, et le lien qui l'enserrera, devenu plus subtil, n'en sera que plus fort et plus tyrannique. Il lui faut donc passer outre et continuer son travail de dépouillement jusqu'à ce qu'il ait rejoint l'unique Seigneur et qu'il se soit comme fondu en Lui.

Émile CATZÉFLIS, *Les disciples de l'Évangile.*

Nous devons, mes amis, être libres un jour, et le Ciel nous met sans cesse à même de travailler dans ce but. Il exige notre effort personnel, mais nous aide puissamment. Nous avons tous derrière nous un passé dont il serait effrayant de tourner les pages et qu'une loi sage cache à nos yeux de chair.

Nous nous tenons tous étroitement. L'humanité forme un bloc, nul homme n'est seul et il est impossible que la moindre de nos actions n'influe pas en bien ou en mal sur un ou plusieurs de nos frères.

Nous agissons constamment les uns sur les autres et ce sont ces réactions constantes qui forment une partie de notre avenir et ont déterminé notre passé séculaire.

Nous avons donc contracté les uns envers les autres des dettes nombreuses que nous devons mutuellement payer.

À mesure que notre esprit a vécu et souffert, à mesure que s'est levé le voile qui lui cachait tout le sang et toutes les larmes dont il est responsable, le remords est venu, puis le repentir. Il a regretté profondément le mal causé par lui, il a commencé de le réparer, il a payé une grande partie de ses dettes et un jour est venu où il n'en a plus contracté de nouvelles. Mais il faut aussi qu'il pardonne et que tombent toutes les chaînes. Puis enfin, le Ciel liquidera le passé et l'esprit sera libre. Il ne devra plus rien ni aux hommes, ni à la nature, ni au Père. Il sera alors dans l'impossibilité de faire le mal et apte à faire le bien.

Telle est la genèse de la Bonté et de la Liberté.

\*

Il nous arrivera d'être offensés. Alors, ou notre adversaire fera partie des étrangers à notre foi, ou il sera un mystique.

Dans le premier cas, il n'y a qu'à lui pardonner sincèrement, le servir à l'occasion et prier pour lui. Notez ici, mes amis, une règle de conduite générale : il nous est permis de nous défendre, de parer pour ainsi dire les coups, physiquement ou moralement, mais jamais de frapper. N'attaquez donc personne, eussiez-vous mille fois raison.

Dans le deuxième cas, si l'offense provient d'un disciple, croyant comme vous en Jésus, il faut suivre strictement les règles évangéliques, aller d'abord simplement à lui, lui reprocher doucement ses torts, lui demander la raison de son action ou de ses paroles, essayer de le ramener à nous. Souvent, si nous avons su le demander vraiment au Christ, nous réussissons et tout s'arrangera. Mais s'il persiste, prenez deux amis communs et sollicitez leur intervention. Si vous échouez, portez alors le différent devant vos maîtres et si tout est inutile, laissez-le et priez pour lui tout en lui pardonnant.

Il faut donc suivre les règles que je vous avais déjà signalées. Quelle joie pour vous si votre ami convient de ses torts ! Tous deux alors, sans crainte, vous pourrez prononcer les merveilleuses paroles qui font tomber les chaînes : « Remettez-nous, mon Père, nos dettes comme nous venons de nous les remettre l'un à l'autre. » Peut-être, sûrement même, descendra sur vous, à cet instant solennel, un rayon du Ciel qui, éclairant les ténèbres de l'avenir, vous fera voir toute la série des épreuves évitées.

Mes amis, j'espère que les fausses et froides lumières du mental n'existent plus en vous. Demandez sans cesse qu'elles ne viennent plus rien détruire en votre cœur de la vie véritable et prenez au pied de la lettre ces paroles écrites pour vous : « Ne résistez pas à celui qui vous maltraite. Si l'on veut vous faire un procès pour avoir votre tunique, abandonnez encore le manteau. Si quelqu'un veut vous forcer de faire mille pas avec lui, faites-en deux mille. N'évitez pas celui qui veut emprunter de vous. »

Que ces paroles s'installent en votre cœur, qu'elles éclatent subitement dans votre mémoire comme un tonnerre ! À la moindre hésitation, bien naturelle, qu'elles vous gardent et vous fassent forts pour l'heure où viendra la tentation !

\*

L'idée qui domine est celle de liberté. Ne plus contracter de dettes, liquider les anciennes, obtenir que tombent tous les liens, voilà notre préoccupation, mais il ne faut pas qu'elle soit personnelle. Nous ne voulons, nous n'adorons qu'une chose : l'abîme sans bornes de vie toujours renouvelée qu'est, en essence et en fait, ce que nous appelons la volonté du Père. Plongeons tout notre être dans ces flots vivificateurs. Et nous arriverons à cette chose difficile : ne désirer d'être libres que pour consacrer aux hommes nos forces ainsi reconquises. Nous oublier toujours, depuis la pauvre activité actuelle dans des mondes aussi inférieurs que notre terre jusqu'à l'activité radieuse que nous réserve le Père dans la Vie Éternelle.

Pour le moment, apprenons à tous, après l'avoir bien compris nous-même, que nous devons réellement non seulement pardonner, mais servir, aimer celui qui nous a offensé, prier pour lui, le remercier même de ce qu'il nous a permis de vivre un acte vraiment pur. Cela est très difficile, mais non impossible, car notre

Christ est près de nous et sa tendresse nous permet d'aborder des travaux extraordinaires et surnaturels. Si nous ne le faisons pas, et si nous ne le faisons pas faire, nous ne serions pas dignes d'être enfants du Père céleste « qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons et répand les pluies fécondantes sur le juste comme sur l'injuste ». Remarquez que nous sommes toujours libres de ne pas porter plainte contre une créature qui nous a volé ou frappé, de ne pas attaquer devant les tribunaux notre débiteur, de ne pas réclamer l'argent prêté, etc.

Faites bien comprendre, à tous ceux qui viennent vers vous pour demander aide, ces vérités essentielles. Comment le Ciel pourrait-il les aider, éloigner d'eux les coups de l'aveugle destin, leur remettre leurs dettes s'ils n'agissent pas conformément à la loi ?

Les paroles de Jésus sont précises et comme toujours ne prêtent pas à la discussion : Si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres, mais si vous ne pardonnez pas, vous ne serez pas pardonnés. Dans votre vie mystique de chaque jour, vous trouverez fréquemment, à l'origine des épreuves terribles d'une famille, un procès gagné qui a plongé des êtres humains dans la peine.

Vous verrez souvent des malades inguérissables parce que leur cœur est dur et ne veut pas pardonner. Aussi, nous qui ne sommes pas des savants, mais des pauvres ignorants auxquels le Père, dans sa miséricorde, a voulu révéler bien des mystères cachés aux puissants de ce monde, ne devons-nous jamais hésiter. Dites bien à ceux qui viennent à vous qu'ils ne pourront trouver le chemin de la paix et de la prière, si dans la journée ils ont envoyé l'huissier à un de leurs frères, réclamé de l'argent prêté, porté plainte contre un voleur.

Dites-leur encore, mes amis, quelle joie immense vous avez vous-même ressentie le jour où pour la première fois vous avez pu pardonner sans que rien ne tressaille au fond de vous-même, où vous avez pu prononcer les paroles toutes puissantes qui délient pour nous dans les cieux ce que nous déliions sur la terre : « Père, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Exercez-vous donc, sans vous lasser, et faites exercer les autres dans les petites choses du pardon puis dans les plus difficiles.

Ainsi vous hâterez l'heure où, étant libres enfin, vous pourrez servir l'humanité souffrante avec tous vos pouvoirs reconquis.

PHANEG, *En chemin*.

Dès l'origine des temps, Moi, comme Père, J'ai inspiré l'homme à pratiquer le bien, mais les hommes s'écartèrent des commandements divins, ils tombèrent en idolâtrie et dans des actes abominables à Mes yeux. Les forts dominaient les faibles, et l'homme prenait la femme comme esclave. Il a été nécessaire de remettre la Loi à Moïse sur le mont Sinaï. Dans cette Loi se trouvaient les dix commandements, et les lois et les ordonnances qui devaient gouverner le peuple d'Israël. Et là on lisait : Celui qui donne la mort porte sur lui la même condamnation et celui qui fait le mal paiera œil pour œil et dent pour dent.

Puis le Second Temps arriva, où Je suis venu demeurer avec vous en Jésus. Dans Ma parole Je vous ai dit : Que celui qui a été blessé sur la joue droite offre la joue gauche : pardonnez à vos ennemis. Et dans le Troisième Temps, qui est celui dans lequel vous vous trouvez actuellement, Je suis venu vous dire : Si l'assassin de votre père, poursuivi par la justice humaine, frappe à votre porte implorant votre aide, que ferez-vous ? Le protéger. Si vous le faites ainsi, vous démontrerez que vous avez atteint l'évolution spirituelle qui vous permet d'accomplir la Loi Divine de votre Père Céleste qui vous commande : Aimez-vous les uns les autres. Ressuscitez les esprits qui sont morts à la grâce, afin que tous soient saufs.

*Le Livre de la Vie véritable*, vol. I, Mexique, 1866-1950.